

ASSOCIATION LUXEMBOURGEOISE  
POUR LA DÉFENSE DU LATIN PRO LATINITATE

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL

«PAROLE SACRÉE,  
PAROLE PROFANE...  
DE LA RELIGION  
À L'ÉLOQUENCE»

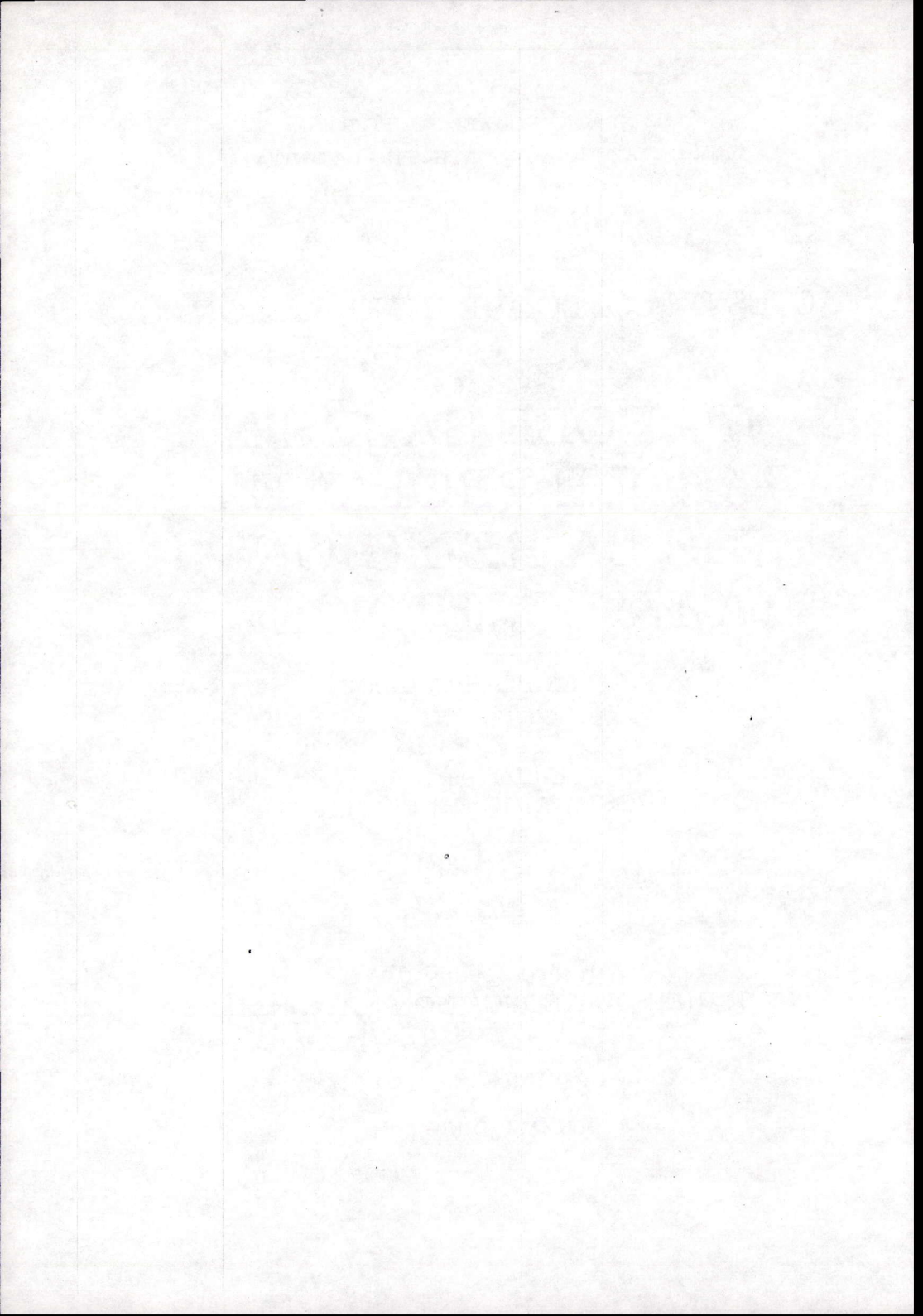
(LUXEMBOURG 1990)

Edités par  
ROSEMARIE KIEFFER

Numéro spécial du  
COURRIER DE L'ÉDUCATION NATIONALE

LUXEMBOURG

1991



Franz BIERLAIRE (Liège)

## ZOOLOGIE ET RHÉTORIQUE CHEZ ÉRASME

«L'on n'apprend les sciences, la philosophie, l'éloquence que pour comprendre le Christ, que pour célébrer la gloire du Christ: voilà quel est le but de toute érudition et de toute éloquence!.» Religieuse dans sa motivation comme dans sa finalité<sup>2</sup>, l'oeuvre entière d'Erasmus peut être assimilée à une éducation permanente qui part du vagissement pour nous conduire jusqu'à l'épanouissement du *logos*, mot sur lequel s'achève, en mars 1528, le *Cicéronien* ou du meilleur des styles, double titre qui correspond bien aux deux sujets de l'ouvrage, à savoir une étude critique du mouvement humaniste et une théorie de l'imitation, commandant un nouvel art oratoire, les deux thèmes se rejoignant et s'entrelaçant étroitement à travers l'évocation continue de Cicéron<sup>3</sup>. L'ouvrage déclencha une véritable bataille, qui cachait une sorte de crise d'identité de l'humanisme, Erasmus ayant posé le problème de la nature et des limites du retour aux sources, du fond et de la forme, du passage du paganisme au christianisme, en un mot du verbe - nous y revenons! Mais en même temps que le *Ciceronianus* paraît le *De recta Latini Graecique sermonis pronuntiatione*, qui nous ramène lui au vagissement, celui d'un lionceau nouveau-né dont le père veut faire en sorte qu'il puisse avoir vraiment l'air d'un petit d'homme, car c'est par la parole, confie-t-il à l'ours qui est son interlocuteur, que l'homme se distingue de l'animal. C'est l'éducation qui fait l'homme, mais elle ne réussit pas toujours et beaucoup d'êtres en apparence humains ne savent pas parler, entendons bien parler: «Je vois, dit le lion, tant de gens qui, au lieu de parler avec une voix humaine, aboient comme le chien, hennissent comme le cheval, grognent comme le porc, meuglent comme la vache, glapissent comme le renard, strident comme la cigale, blatèrent comme le chameau, barrissent comme l'éléphant, grommellent comme le sanglier, feulent comme le léopard, grognent comme l'ours, braient comme l'âne, bêlent comme le mouton, jabotent comme l'oie, jacassent

comme la pie, croassent comme la corneille et le corbeau, craquètent comme la cigogne, sifflent comme l'oie, bref copient n'importe quel animal plutôt que de parler humainement<sup>4</sup>.»

Apprendre à parler, et tout de suite à bien parler, car c'est en excellent dans ce que l'homme a d'essentiellement humain—le langage—que l'on est le plus homme: le lion et l'ours ont bien compris la leçon, une leçon qu'illustre toute l'oeuvre d'Erasmus, qui est pédagogique par essence, rappelle Pierre Mesnard, qu'il s'agisse de définir l'hygiène du nourrisson, le programme d'une éducation équilibrée et progressive, le choix des auteurs classiques qui en favoriseront l'accès, pour aboutir d'une part aux plus hauts emplois du langage, la rhétorique du prédicateur (objet du tout dernier ouvrage d'Erasmus), d'autre part à la conduite opportune et à la profession spirituelle du chrétien. C'est parce qu'il ne voit pas le tableau d'ensemble et le but très élevé poursuivi par Erasmus que Guillaume Budé lui reproche de s'attarder aux premières touches, de perdre son temps à écrire des petits ouvrages pour l'éducation des enfants<sup>5</sup>.

Je n'ai pas l'intention de passer en revue tous les ouvrages qu'Erasmus a consacrés à l'acquisition et à la maîtrise des arts de la parole, mais de montrer, à l'aide de la thèse magistrale de Jacques Chomarat sur *Grammaire et rhétorique chez Erasmus*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, les rapports que, dans quelques-uns d'entre eux, la zoologie entretient avec la rhétorique.

Peu présent dans la vie d'Erasmus<sup>6</sup>, l'animal occupe une place importante dans son oeuvre, en particulier dans ceux de ses ouvrages *quae spectant ad institutionem litterarum*, à commencer par le *De pueris statim ac liberaliter instituendis*, ouvrage de mars 1529 sur la petite enfance, époque décisive où il va dépendre des parents que leur rejeton ne reste pas *in-fans*. On ne s'étonnera pas qu'Erasmus voie une allégorie de l'éducation dans les léchages assidus que la maman ourse prodigue à son ourson, ni qu'il invite tous les parents à prendre exemple sur les bêtes brutes, si ni l'amour ni la raison ne peuvent leur enseigner ce qu'ils doivent de sollicitude à leurs enfants, dans leur premier âge<sup>7</sup>. Plus intéressante est l'irruption des animaux dans la pièce où l'enfant reçoit ses toutes premières leçons. Erasmus recommande aux parents ou au précepteur (car l'enfant n'est pas encore en âge de fréquenter l'école) d'utiliser des images pour raconter aux enfants des fables et des apologues, mais aussi pour leur enseigner les noms d'arbres, d'herbes et d'animaux, en même temps que la nature propre à ces êtres, spécialement ceux qui ne se rencontrent pas partout, comme

l'éléphant. Le maître apprendra au petit comment ce gros animal se dit en grec et en latin; il lui montrera ce que les Grecs appellent trompe et les Latins main, parce que c'est avec elle que l'éléphant saisit sa nourriture. Il lui fera remarquer que cet animal ne respire pas par la bouche, comme nous, mais par sa trompe; il lui montrera ses défenses, en saillie de part et d'autre, d'où l'on tire l'ivoire. Ainsi l'apprentissage de la langue latine va de pair avec l'initiation aux sciences naturelles. La connaissance du nom associée à celle des caractéristiques essentielles de l'animal n'est pas purement verbale, puisqu'elle fait appel aux qualités d'observation de l'enfant. Certes, celui-ci a peu de chance de rencontrer des éléphants, mais le passage se fait tout naturellement entre les *tabulae pictae* (qui peuvent aussi bien être des tapisseries) montrant des animaux exotiques (on pense bien sûr au rhinocéros de Dürer) et les tableaux vivants représentés par les arbres, les plantes, les animaux domestiques, les spectacles de chasse qu'il peut voir quotidiennement<sup>8</sup>.

L'intérêt des *tabulae pictae* est à la fois d'enrichir le vocabulaire de l'enfant par l'apprentissage de mots rares (*copia verborum*) et d'étendre sa connaissance de la nature (*copia rerum*). Erasme a consacré un long ouvrage à cette double abondance des ressources dont pourra disposer l'orateur, l'une (*copia verborum*) lui servant à substituer un mot à un autre, l'autre (*copia rerum*) à développer et à enrichir une idée.

Publié pour la première fois en juillet 1512 et destiné à l'école latine ouverte à Londres par l'humaniste anglais John Colet, le *De duplici copia verborum ac rerum* passe d'abord en revue les moyens de varier les mots. Parmi les 196 chapitres de cette partie, les seuls à réserver une place à l'animal sont ceux consacrés à la métaphore et à ses variétés. Ainsi celle qui consiste à appliquer à l'homme des mots qui conviennent d'ordinaire à l'animal, ou l'inverse: *ut si hominem odiosae atque insulsae loquacitatis rudere dicas, aut blaterare aut grunnire aut gannire; si oblatrare pro obrectare, allatrare pro conuitiari dicas. Contra, si olorem canorum, musicam lusciniam, perfidam vulpem, ambitiosum leonem, assentatorem canem, parcam formicam, operosam apem dicamus*<sup>9</sup>.

L'animal est beaucoup plus présent dans la seconde partie du *De copia*, qui analyse les diverses méthodes permettant de développer en un paragraphe une phrase donnée. Après avoir étudié plusieurs variantes de l'art de particulariser<sup>10</sup>, Erasme passe à la description, dont il énumère une foule d'exemples célèbres, en recommandant quelques sources: Claudien pour la description de la torpille et du porc-épic, Claudien encore et le pseudo-Lactance (*De*

ave phoenice) pour celle du phénix, Ovide (*Amores*) et Stace pour celle du perroquet, le livre IX de Lucain pour celle des serpents, Oppien (les *Halieutiques*) pour celle de nombreux poissons. Pline pour tout ce qui concerne l'apparence physique, la nature, les habitudes, les ennemis et les alliés d'innombrables animaux, mais surtout pour les pages qu'il consacre à l'insecte, Virgile pour sa description du cheval et du boeuf et son admirable peinture des abeilles<sup>11</sup>.

Erasme, qui ne fait pas nettement la distinction entre la description et le dialogisme, insiste sur la nécessité, lorsque l'on fait parler un personnage déjà connu, de lui prêter un langage conforme au caractère que lui attribue la tradition. Même dans les apologues, le discours doit être adapté à celui qui le tient. «et personne n'y arrivera s'il ne connaît et n'a étudié la nature des animaux, s'il ne sait pas que l'éléphant est docile et qu'il a des sentiments religieux, que le dauphin est l'ennemi du crocodile et l'ami de l'homme, que l'aigle construit son nid sur les hauteurs, que l'escarbot à l'habitude de pousser devant lui des excréments, dans lesquels il naît et se reproduit, et qu'il disparaît à l'époque où les aigles couvent, que l'alouette dépose ses oeufs dans les blés, que le hérisson aime changer de direction et déteste les serpents». Tout cela, ajoute Erasme, qui ne s'en prive pas, peut être trouvé chez Aristote, Pline, Elie<sup>12</sup>.

Après s'être attardé longuement aux détails descriptifs qui servent notamment à faire voir (*evidentia*), Erasme passe à l'argumentation et à la manière de donner à celle-ci de l'abondance. L'*exemplum*, «rappel d'une action réelle ou présentée comme telle», est une des ressources qui s'offrent à l'orateur, l'*exemplum* qu'il convient d'apprendre à varier, à grandir, à enrichir, à dilater. Spécialiste de l'exégèse allégorique, Erasme consacre ici un long développement à l'interprétation des exemples fictifs (*exempla fabulosa*), prenant notamment comme exemple le combat d'Hercule contre Acheloos à deux cornes<sup>13</sup>.

Un des moyens pour dilater les *exempla* consiste à montrer de façon détaillée la relation de ressemblance, de dissemblance ou d'opposition ou bien d'égalité, d'infériorité ou de supériorité qui existe entre le personnage ou la situation dont on parle et l'*exemplum*. Les exemples de *collatio* donnés par l'humaniste sont tous tirés du monde animal: l'activité des fourmis, l'organisation des abeilles, la sollicitude des cigogneaux envers leurs parents, l'amour de l'ânesse pour ses ânon, la reconnaissance du lion soigné par Androcle<sup>14</sup>.

Parmi les procédés voisins de l'*exemplum*, propres à fournir des arguments pour soutenir une proposition, Erasme consacre un long développement à l'apologue, que l'on peut, dit-il, se contenter de mentionner: qui n'a pas entendu parler du coq, de l'aigle ou de la corneille d'Esopé? Mais l'apologue peut aussi être enrichi par l'éloge de l'auteur ou du genre, comme le fait Aulu-Gelle à propos de l'alouette, et par la description détaillée des animaux qu'il met en scène: c'est cela que les gens aiment, souligne Erasme, et connaître les animaux et leur nature fait partie de l'éducation. On n'hésitera pas à exploiter les récits des poètes et ceux des historiens, ainsi que les légendes relatives à des animaux extraordinaires, comme le Bucéphale d'Alexandre. Enfin, on donnera à l'apologue un tour plaisant en prêtant aux animaux un langage conforme au caractère des personnages qu'ils représentent, comme le fait Horace en mettant en scène le rat des villes et le rat des champs.

Pour illustrer son propos, Erasme explique que l'on peut, par exemple, décrire un escarbot, montrer comment il naît des excréments et comment, dressé sur ses pattes de derrière, il pousse devant lui les boules de fiente, et d'autres choses du même genre. De même, on peut décrire l'aigle, le roi des oiseaux, qui porte les armes de Jupiter, n'est jamais frappé par la foudre, regarde fixement les rayons brûlants du soleil, s'élève d'un vol léger au-dessus des nuages. Dire ensuite tout ce qui peut contribuer à magnifier l'humilité des escarbots ou à glorifier la noblesse de l'aigle<sup>15</sup>.

La fable de l'escarbot et de l'aigle, à laquelle Erasme pense manifestement, occupe une vingtaine de lignes dans l'édition des *Fables* d'Esopé de la collection Budé. S'il se contente d'indiquer ici quelques moyens de l'enrichir, il jouera le jeu jusqu'au bout peu de temps après, en remaniant complètement la traduction libre du texte d'Esopé qu'il avait insérée en 1508 dans l'édition vénitienne des *Adages*, sous le titre de *Scarabeus aquilam quaerit*. Dans l'édition de 1515, le proverbe passe de 32 à 846 lignes et se transforme en une satire burlesque des rois et des princes, «nos aigles». On pense bien sûr à la *Batrachomyomachie*, à laquelle d'ailleurs Erasme se réfère, sans mettre en doute la paternité d'Homère. On admire surtout la prodigieuse érudition et l'extraordinaire virtuosité dont fait preuve l'humaniste, qui a manifestement voulu - il l'avoue à la fin - montrer sa *copia* autant que donner du plaisir à ses lecteurs<sup>16</sup>.

*L'escarbot à la poursuite de l'aigle* est un morceau de bravoure, un de ces adages «hors série» (il fut d'ailleurs édité séparément), dont Erasme, contrairement à tant de petits proverbes distraite-

ment commentés, n'a laissé à personne le soin de relire le texte, un texte dont il ne perd jamais le fil, malgré de nombreuses digressions (par exemple sur le paon ou sur le lion), un texte qui commence par une longue description des deux protagonistes (*mores, forma, indoles, ingenium*), qui occupe près de 600 lignes, dont 400 sont consacrées au « méchant », c'est-à-dire à l'aigle, que les Romains, dit-il, pas très mâles eux-mêmes, ont émasculé. Erasme ne nous laisse rien ignorer de l'étymologie du mot *aetos*, de la tête, de la couleur, du cri, de la longévité, des plumes, des armes, de la façon de chasser et de tous les ennemis de l'aigle. Puis il passe à l'escarbot, dont il vante la force d'âme, la forme parfaite, la couleur, les titres de gloire et même les excréments dans lesquels il vit: il est ridicule de vouloir que ce petit animal, qui est à peine un animal, ait un nez d'homme et, d'ailleurs, il pue moins sur sa fiente que l'aigle dans les airs! Le récit de la vengeance de l'escarbot occupe les 200 dernières lignes et comporte une longue supplique adressée à l'aigle s'appropriant à manger le lièvre. Après avoir fait voir (*evidentia*), Erasme n'oublie pas de faire entendre (*sermocinatio*)<sup>17</sup>.

On aura compris que la *copia rerum* ne s'acquiert qu'au prix de multiples veilles: il faut, dit Erasme, avoir lu tous les auteurs au moins une fois en sa vie! Tout ce que fournira la lecture, on le répartira entre les rubriques d'un fichier destiné à récolter la matière (*dicendi suppelex*) butinée dans les jardins fleuris de la littérature ancienne. Comme l'abeille, le candidat à la *copia* ne négligera aucune fleur, car il n'est pas de discipline si éloignée de la rhétorique qu'elle ne puisse servir à enrichir le fichier de l'orateur. Ainsi, les sciences naturelles fourniront des paraboles et des *exempla*. Erasme en cite deux, tirés de Pline, concernant les éléphants et les dauphins, qu'il recommandera aussi au prédicateur dans son dernier ouvrage<sup>18</sup>. L'humaniste note que certains butins peuvent être rattachés à plusieurs rubriques différentes, voire opposées: ainsi l'apologue d'Esopé sur le bouc et le renard convient à la fois pour illustrer la prévoyance et pour stigmatiser les faux amis. Inversement, une même rubrique pourra être illustrée par des ressources très variées: choisissant celle de l'inconstance ou de l'inégalité d'humeur. Erasme ouvre les alvéoles de sa propre ruche, une ruche qui a des allures de jardin zoologique, puisque l'on y retrouve le poulpe, le caméléon, la panthère, le paon, l'anguille. A propos du poulpe, qui s'adapte au fond sur lequel il se trouve, Erasme fait remarquer qu'un *exemplum* peut être utilisé aussi quelquefois par éloge. Rien de plus érasmien, note Jacques Chomarat, que ce sentiment de l'équivoque ou de la polyvalence des exemples ou, plus généralement, de la complexité des choses. La rhétorique n'est pas l'application machinale de recettes figées, elle

est le mouvement vivant qui ajuste de façon chaque fois nouvelle les mots et les idées<sup>19</sup>.

Le *De copia* occupe une place centrale dans l'oeuvre d'Erasmus, non seulement parce que tous ses ouvrages sont comme l'illustration de ces simples notes à usage scolaire et fourmillent d'exercices de virtuosité qui constituent autant de modèles à suivre, mais aussi parce que la ruche qu'est cet ouvrage sur l'art d'écrire ne peut être séparée des pots de miel qu'Erasmus a mis en réserve à l'intention de ses lecteurs. Ainsi les *Parabolaes sive similia*, dont la première édition fut d'ailleurs publiée à Strasbourg, en décembre 1514, dans le même volume que la deuxième édition du *De copia*. Ce recueil de métaphores n'est que partiellement original: c'est seulement dans la section inspirée des naturalistes anciens qu'Erasmus fait un effort d'invention. Mais avec les comparaisons qu'il crée lui-même à partir d'un fait banal, curieux, étrange, frappant tiré d'une source savante, il réussit à exprimer, sous forme de brefs condensés, certaines de ses pensées les plus personnelles:

- «Il y a aux Indes une herbe d'une senteur rare, pleine de petits serpents dont le coup fait mourir instantanément; de même la cour des princes a quelque chose d'attirant, mais cache un poison fatal si l'on n'y prend garde.»
- «Si on enlève ses ailes à un bourdon et qu'on le replace dans la ruche, il enlève aussi leurs ailes à tous les autres frelons; ainsi ceux qui ont été attirés dans la nasse des moines, quand ils ont perdu leur liberté, essaient d'en attirer d'autres, s'ils peuvent, pour les empêcher d'avoir une meilleure condition qu'eux.»
- «Les hirondelles aiment vivre dans la compagnie des hommes, sans pourtant se laisser apprivoiser, tandis que le perroquet imite la voix humaine; de même certains sont sans cesse occupés avec l'Écriture sainte sans que pourtant rien n'en passe dans leur vie.»
- «Si un cheval est efflanqué, ce n'est pas sa faute mais celle des palefreniers; de même si le peuple a de mauvaises moeurs, la faute en est aux évêques ou aux princes.»
- «Comme les pies ont un extraordinaire désir d'imiter le langage humain au point que quelquefois elles meurent à force d'essayer, de même certains trouvent agréable d'apprendre par coeur petites prières et psaumes et de les dire à haute voix à tout bout de champ.»